

ARIANE BOIS

Le Gardien de nos frères

ROMAN



« Cette fresque historique bouleversante
est aussi une belle histoire d'amour. »

L'Obs


CHARLESTON
POCHE

Entre 1939 et 1967, de Paris à Toulouse et de New York à Tel Aviv, l'extraordinaire destin de deux êtres fracassés par la guerre.

Rien ne prédestinait Simon et Léna à se rencontrer. Lui appartient à la bourgeoisie juive parisienne, patriote, laïque et assimilée ; il a été maquisard et blessé au combat. Elle est issue d'un milieu de petits commerçants polonais et a réussi à survivre au ghetto de Varsovie.

En 1945, la guerre leur a tout pris. Chacun de leur côté, ils vont accepter une mission très particulière : rechercher des enfants juifs cachés par leurs parents dans des familles, des orphelinats ou des couvents, quand il s'avère que ceux-ci ne rentreront pas des camps.

C'est l'histoire de deux jeunes révoltés qui, dans une France exsangue, vont se reconstruire grâce à la force de l'amour.

« Poignant. » *Psychologies Magazine*

**« Un roman d'aventure – et d'amour ! –, porté par le souffle de l'Histoire. (...) À lire. Absolument. »
*Femme Actuelle***

Grand reporter et critique littéraire, Ariane Bois a publié plusieurs romans salués unanimement par la critique, par plusieurs prix littéraires et traduits à l'étranger. Elle a également été présidente du jury du Prix du Livre Romantique. *Le Gardien de nos frères* a reçu le Prix de la ville de Mazamet et le Prix de la ville de Vabre. Il est aussi lauréat du Prix Wizo, prix le plus prestigieux récompensant chaque année une œuvre littéraire française d'intérêt juif.

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-308-9



9 782368 123089

8,50 euros
Prix TTC France


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LE GARDIEN
DE NOS FRÈRES

© Belfond, un département de Place des éditeurs, 2016

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-308-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (LillyCharleston) !

Ariane Bois

LE GARDIEN
DE NOS FRÈRES

Roman

BELFOND

*À mon grand-oncle, le pasteur Robert Cook,
résistant de la première heure,
aumônier du maquis de Vabre,
Juste parmi les Nations.*

« S'il est minuit dans le siècle. »

VICTOR SERGE

« Il ne suffit pas de ne pas les oublier. »

SIMONE VEIL

A 6 heures, lorsque le réveil sonne, Simon a déjà les yeux grands ouverts. Une habitude prise lors de ses années scouts. Le New York qu'il préfère semble ainsi n'appartenir qu'à lui. Les taxis ondulant sous ses fenêtres éclairent la nuit, bientôt l'obscurité se trouera de rose, et les buildings, ces monstres tendus vers le ciel, illumineront leurs milliers d'écailles de verre. De Harlem à l'embarcadère pour Staten Island, il peut nommer chaque immeuble, chaque pièce de cette géométrie orthogonale. Apprenti architecte français plus habitué aux palais européens qu'à l'acier torturé américain, il a sillonné à son arrivée en 1948 les canyons de la ville, éprouvé l'immensité verticale. Un choc physique.

Dix-sept étages plus bas, Central Park s'étale à ses pieds. Une masse encore sombre et déserte, livrée aux écureuils et aux oiseaux. Simon a toujours aimé ces derniers avec passion. Leur poésie

libre et folâtre, dont il décryptait les mouvements depuis l'enfance. Il y avait les solitaires, les timides, les intrépides, les chefs de bande. Peu de gens savent que New York constitue une halte indispensable pour les migrants. Le tangora écarlate niche dans les chênes, la paruline à croupion jaune colonise les sommets et le cardinal rouge niche dans les bosquets. Grâce à des jumelles et à une longue-vue de compétition, Simon les observe régulièrement voler au-dessus de la mer hérissée de béton, tutoyer le *skyline*, cette ligne d'horizon qui fait comme un écrin au parc. Silencieux pour l'instant, celui-ci reprend son souffle après les bruissements de la nuit. « *Dans ce sein vert et frais d'un nouveau monde* » cher à Scott Fitzgerald, la douceur du printemps se mêle à l'air iodé de la ville.

Il habite 150, Central Park South, un duplex au dernier étage d'un immeuble gris surmonté d'un toit vert, l'une des plus belles adresses de Manhattan. Qui pourrait croire qu'en 1929 les victimes de la crise campaient sous ses fenêtres ? En ce mois de juin 1967, il n'y a pas âme qui vive. Dans quelques heures, les chemins seront parcourus par les touristes, les attelages bien astiqués des calèches à ciel ouvert stationneront devant chez lui, les coursiers à vélo feront tinter leurs sonnettes, les élégantes lécheront les vitrines de Saks ou de Bergdorf Goodman sur la Cinquième Avenue, la machine à mythes s'ébrouera. Un concierge en livrée obséquieux viendra glisser le *New York Times* sous sa porte, un autre rituel qui le faisait rêver lors de son arrivée, dix-neuf ans plus tôt. Comme il était pressé, alors, d'appivoiser cette cité abrupte et minérale, d'im-

primer sa marque dans ce vertige permanent, d'y être reconnu !

Et il avait réussi. En se penchant devant l'immense baie vitrée, il peut apercevoir la tour construite sur le *West Side*. D'habitude, la vision de cette gaine de béton sur une peau d'acier, cette boîte à lumière surprenant les passants, suffit à l'apaiser. Elle porte son nom, *Mandel Tower*. L'adolescent qui rêvait de dessiner le futur, l'étudiant surdoué des Beaux-Arts et de l'université Columbia, avait eu de la chance. Il avait commencé par assister les célèbres architectes Philip Johnson et Mies van der Rohe pour la conception du Seagram Building, qui devait naître sur Park Avenue. Là, il avait tout appris de son métier, de l'aménagement de l'espace aux volumes, des poteaux métalliques à la façade rideau. « *Less is more* », expliquait l'Allemand Mies van der Rohe à la multitude de stagiaires qui l'écoutaient, impressionnés par sa vision, la simplicité des volumes et des formes, le mouvement de ses constructions. Aujourd'hui, le Seagram passait pour le bâtiment le plus cher du monde ! Après ces débuts passionnants, le jeune homme avait pu s'associer à plusieurs projets, ouvrir sa propre agence, lancer la construction de ce gratte-ciel qui lui avait valu plusieurs prix prestigieux. La *french touch*, comme le répétaient ses admirateurs, et ses admiratrices, sensibles à ses yeux verts, son sourire de géant à la Rock Hudson, la star du moment. L'alliance entre la sophistication du Vieux Continent et l'énergie du Nouveau Monde... Même s'il se méfiait des effets de mode et de la propension des New-Yorkais à brûler le lendemain ce qu'ils

avaient adoré la veille, Simon pouvait se sentir fier du chemin parcouru.

Pourtant, en ce matin de juin, alors qu'il sirote son café, l'inquiétude domine chez Simon Mandel. À des milliers de kilomètres, au Proche-Orient, la guerre menace. Imposant le blocus dans le golfe d'Aqaba, exigeant le rappel des Casques bleus dans le Sinaï, Nasser, le raïs égyptien, précipite les hostilités. Israël ne peut plus compter sur la France et semble en danger. À Paris, de nombreux Juifs ont manifesté leur soutien à l'État hébreu, et à New York aussi, on s'organise. On a besoin de fonds, de nourriture, de vêtements. Les plus téméraires parlent même d'aller se battre contre l'Égypte, la Jordanie et la Syrie. Simon a très mal vécu les récents événements. À l'angoisse du conflit inexorable s'est mêlée une terrible impression de déjà-vu, révolte doublée de dégoût envers tous ceux qui promettaient de tuer des Juifs. La chanteuse Oum Kalsoum n'entonnait-elle pas « *Égorge, égorge* » devant une armée égyptienne fanatisée ? Rayer Israël de la carte ou jeter tous les Juifs à la mer, la différence n'était que sémantique. Il cherche à retrouver un peu de sérénité en se risquant à quelques mouvements conseillés par le prof de gym qui lui donne un cours particulier le week-end. Ses bras sont lourds, son épaule, endolorie. Son ancienne blessure se rappelle souvent à lui, surtout lorsque le temps change.

Aujourd'hui, en cette fin de printemps 1967, Simon se sent vieux. Il n'a pourtant que quarante-trois ans. À cet âge, son père s'ennuyait sur la ligne Maginot, convaincu, comme tant d'autres, que l'armée française battrait les Allemands. « *Nous irons*

sécher notre linge sur la ligne Siegfried », serinait la chanson. À cette pensée, Simon soupire lourdement. Les années pèseraient peut-être moins si quelqu'un partageait sa vie, il est seul depuis si longtemps ! Depuis Léna, à vrai dire. Il y avait bien eu quelques filles avec qui aller au cinéma, partager des sandwiches au pastrami chez Katz, le fameux *delicatessen downtown*, ou des airs d'opéra au Metropolitan, à mesure qu'il s'embourgeoisait. Il les voyait en coup de vent, n'ouvrait pas son cœur ni ne racontait son passé, et les quittait avec soulagement. Parmi les prétendantes, on trouvait des *working girls*, ces filles pressées de réussir qui logeaient dans le New Jersey et usaient leur joli sourire à Manhattan, mais aussi des *jewish princesses* capricieuses, des débutantes à la voix haut perchée. Quand il avait commencé à enseigner à Princeton et à Columbia, quelques étudiantes s'étaient infiltrées dans son emploi du temps, mais ces flirts ne duraient jamais, comme si son cœur s'était figé à Paris, dans l'attente de Léna. Son quotidien laissait peu de place à une compagne. De multiples chantiers l'envoyaient aux quatre coins de l'Amérique, il travaillait sans relâche, enchaînait les projets pharaoniques, enfantait des bâtiments inouïs, qui dégageaient une émotion palpable. Il saluait les maisons de Frank Lloyd Wright qu'il aimait tant à Chicago, se perdait dans les cours privées du quartier français de La Nouvelle-Orléans, prenait le *redeye*, l'avion qui le ramenait des palmiers de la côte Ouest comme une navette. Mais il n'aimait que New York, cette ville-pays, cette ville-monde, où il lui semblait plus facile d'oublier l'Europe et ses douleurs. Ici était sa vie, avec ces dimanches passés dans des livres

achetés chez Strand ou à jouer aux échecs avec des inconnus à Washington Square, quand il n'allait pas rendre visite aux enfants au Village ou dans la banlieue chic de Newark, sur l'autre rive de l'Hudson. Les enfants... Un sourire colonise son visage. Ils sont heureux chacun à sa manière. Voilà sa vraie réussite, la seule qui compte. Celle qui aurait comblé ses parents.

Mais assez d'introspection pour aujourd'hui. Simon passe sous la douche, se frictionne en rythme avec la radio haïtienne toujours branchée dans la salle de bains. Ce français allègre et mélodieux le met de bonne humeur le matin. C'est fou le nombre de Haïtiens qui vivent à Manhattan. Soudain une phrase lui écorche les tympans.

*« De la chouette au merle blanc,
Le chargeur n'a que vingt balles. »*

Il croit avoir mal entendu... Mais le journaliste répète ces mots, les égrène, danse sur les voyelles.

*« De la chouette au merle blanc,
Le chargeur n'a que vingt balles. »*

En un éclair, il se revoit là-bas. Le causse, les herbes folles, le soleil brûlant de l'été 1944. Le visage des copains. La trouille et le courage de ses vingt ans. « Là-haut »... Au maquis.

2

— **S**imon, Simon ! Ça y est, c'est pour ce soir !
Paul arrive en courant, les yeux brillants, les joues rouges, le cœur battant sous sa chemise largement ouverte. Son visage rond retient des restes d'enfance.

— Belette a eu la confirmation, c'est ce soir, mon vieux.

Simon en a le souffle coupé. Cinq ans qu'il attend ce moment et le voilà enfin arrivé en ce mois d'août accablant. Il a souvent douté, parfois désespéré. Finiraient-ils par se battre eux aussi ? Lionel, « Belette » selon son totem scout, l'officier et frère symbolique, avait su calmer les ardeurs de Simon, de Paul, de Nathan, de tous ces jeunes qui s'entraînaient depuis quelques mois entre Vabre et Lacaune, dormant dans des fermes en ruine, marchant sous un ciel dilaté, unis dans une seule envie, affronter les Allemands à visage découvert. Le

jeune homme observe le paysage autour de lui. Des champs d'une blondeur irréaliste, des pentes couvertes de forêt, quelques chèvres occupées à brouter distraitemment, des pies-grièches au sifflement musical. Dans ce coin du Tarn, à quatre-vingts kilomètres de Toulouse, la chaleur fait vibrer la lumière dans la poussière dorée, la végétation semble brûlée par le feu. Un poudroiement de pollen lui rappelle un voyage familial en Provence juste avant la guerre. En un éclair passe le visage réjoui de sa mère devant la fontaine d'Espéluque, la plus ancienne d'Aix.

Il ne veut pas penser à ses parents aujourd'hui. Il va faire parler les balles, au nom des copains tombés, infliger un maximum de douleur aux envahisseurs nazis. En prenant les armes, il ne participe pas seulement à l'effort national – en cet été 1944, la France entière, semble-t-il, se révolte contre l'occupant –, il se venge aussi de l'humiliation ressentie à l'arrestation de son père, puis de sa mère. Il pense à Lucien, son aîné de cinq ans, qui avait rejoint Londres via Gibraltar après la bataille de 1940 ; ce héros se battait probablement en France en ce moment même. Son frerot, dont la complicité lui manquait tant. Même accaparé par sa préparation à l'École polytechnique, ce garçon sérieux et discret, toujours plongé dans ses livres ou en quête de ses clés qu'il égarait comiquement, prenait le temps de discuter avec lui. Il lui avait même appris à draguer les filles au lycée. Madeleine avait complété son éducation en riant. Où se trouvait sa grande sœur en ces heures fatidiques ? Après la guerre, elle s'inscrivait en fac de médecine. Très tôt, on avait décidé chez les Mandel que Lucien servirait l'État et que

Madeleine soulagerait les corps. Si Lucien incarnait l'espoir de la famille, Madeleine, la cheftaine qui s'était promis d'accomplir une bonne action par jour, en était la fée. Quant à Simon, impulsif et ombrageux, il entendait mener sa vie à sa guise. Élie, le plus jeune, n'avait pas encore eu le temps de choisir son camp.

Simon se tourne vers Paul, son copain parisien, fils d'un modeste droguiste de Belleville, surnommé « Mouton » dans la patrouille.

— Tu en es sûr ?

— Certain, fait Mouton, toujours essoufflé.

Simon attrape son arme et court écouter les recommandations de Lionel. Tout le maquis juif est réuni, sur le qui-vive. *Le maquis juif...* À son arrivée, il y a quelques mois, ces deux mots lui paraissaient antinomiques. Les rôles semblaient distribués : la lutte armée d'un côté, les victimes de l'autre. Pourtant, quelques jeunes scouts juifs, prêts à se battre jusqu'au bout et résolus à changer le cours des choses, s'étaient retrouvés dans ce coin perdu du Tarn.

À Toulouse, partir « là-haut », comme on disait, ça ressemblait à un roman, certains fanfarons s'en vantaient dans les bars. La réalité était moins glorieuse, les débuts difficiles. Ils n'étaient qu'une poignée, huit tout au plus, à dormir à la belle étoile ou sur de la paille. Des gamins de dix-huit à vingt-cinq ans, descendus d'un tortillard enfumé, dirigés par un « vieux » de trente-neuf ans, Robert Gamzon, dont le totem était « Castor soucieux ». Étudiants ou lycéens, ouvriers, représentants de commerce, instituteurs, ils venaient de toutes les classes sociales,

de toute la France. Certains avaient sauté sur le quai en costume, d'autres en bleu d'artisan. Les plus jeunes n'avaient pas osé avouer à leurs parents qu'ils avaient choisi l'illégalité et le combat armé. La plupart appartenaient aux Éclaireurs israélites de France, les EIF. À côté, coïncidence amusante, un autre maquis scout s'était formé, protestant celui-là. On s'envoyait des messages d'amitié en enjambant les collines. Gamzon, qui avait créé le mouvement en 1923, croyait en l'homme nouveau et au retour à la terre. Discipline, fraternité et tolérance permettraient de développer un judaïsme du muscle qui compléterait celui de l'étude. Avant la guerre, deux mille cinq cents jeunes avaient répondu présents. Quand il avait fallu se cacher, abandonner les fermes-écoles, certains s'étaient installés dans une ferme délabrée à Lamalquière, puis à La Roque, dans la Montagne Noire. On n'avait pas choisi le Tarn par hasard : difficile d'accès, éloignée des grands axes de communication, la région s'affichait antiallemande. Tout près, à Vabre, un bourg huguenot, on cachait des Juives allemandes sorties du camp de Gurs avec la complicité de la mairie et le soutien actif du pasteur Robert Cook... Jamais une dénonciation n'était arrivée à la gendarmerie. Il avait fallu procéder à un minimum d'instruction militaire. Marches de nuit, exercices physiques répétés. Au début, impossible de s'entraîner avec des armes : il n'y en avait pas ! De quarante-trois membres, l'effectif était passé à soixante, puis à cent trente-huit, dont quatre-vingt-sept Juifs, au début de l'été 44. Les recrues rongeaient leur frein, guettaient le ciel et les parachutages, qui n'arrivaient pas. Au moins ressemblaient-

ils un peu à des soldats avec leurs casques récupérés dans un ancien dépôt militaire datant de la Grande Guerre. Et tous les matins, Simon, alias Loup, hissait les couleurs avec les autres. Une parodie de guerre, en attendant la vraie.

Au début, les seuls ennemis s'appelaient le vent, le froid, l'ennui, l'impuissance. On avait appris l'assassinat de Georges Mandel, abattu de seize balles dans le dos en forêt de Fontainebleau. Le père de Simon, qui admirait l'homme politique, en serait inconsolable. Ils avaient manqué de nourriture, surtout les plus jeunes, en permanence affamés. Un vieux four leur permettait de cuire un gâteau le dimanche, mais encore fallait-il trouver des œufs. On les chardait dans les fermes voisines. Un paysan les avait accueillis avec une bouteille et du fromage. Depuis, ils échangeaient leur tabac contre du beurre et du lait et mangeaient des vesces plus souvent que du mouton. Poussés par la faim, ils avaient procédé à des réquisitions comme les autres maquisards de la région. Au détour d'une route, la troupe était tombée sur une camionnette bourrée de charcuterie. Religion ou pas, ils avaient dévoré le chargement ! Français ou étrangers, leur judaïsme s'exprimait davantage à la veillée, lors des récits de la révolte du ghetto de Varsovie l'année précédente, des discussions improvisées à propos d'Edmond Fleg ou de Maïmonide, de la bénédiction du vendredi soir sur le pain aux shabbats de fortune qu'ils célébraient avec ferveur.

Quand Simon avait rejoint leurs rangs, les chefs s'étaient déjà liés avec les maquis locaux. Les ordres de la France libre circulaient, les parachutages se

multipliaient. À la fin du printemps 1944, dans les collines fleuries, le maquis EIF possédait pour tout arsenal une grenade, une poignée de fusils, dix mitraillettes et deux cents balles. On s'entraînait à monter et démonter les armes dans l'obscurité et Simon se montrait particulièrement adroit à ce qui n'était encore qu'un jeu. Il avait toujours aimé mettre les mains dans le cambouis, réparer les objets, comprendre la mécanique comment ceux-ci fonctionnaient. Il trimballait des balles dans des boîtes de confiture de cinq kilos et guettait inlassablement le moteur d'un avion annonçant une constellation de parachutes dans la nuit mauve. L'émerveillement ne durait pas, il fallait vite récupérer le butin dans les containers. Fusils-mitrailleurs, grenades Gammon, mitraillettes Sten anglaises en pièces détachées, mais aussi tracts, cigarettes, et même parfois, ô bonheur, du chocolat.

Le 6 juin, le débarquement allié en Normandie avait galvanisé les maquisards. À l'annonce à la radio de la phrase codée « Qui aime la viande saignante a bon goût », Paul, Simon, Raphaël et d'autres chics types avaient bondi de joie, rivalisé d'embrassades et de bourrades. L'arrivée des forces libres sonnait le tocsin pour les Boches. Partout dans le pays, les actions de guérilla se multipliaient. Les routes étaient coupées, les rails, les ponts, les lignes téléphoniques sautaient quotidiennement et les Allemands ne contrôlaient plus que les axes principaux du département. Épargné, le petit train continuait à circuler et prévenait des mouvements de l'occupant. La France serait libérée dans quelques semaines, quelques jours peut-être. La guerre terminée, ils

sableraient le champagne. Du vrai, pas du moussoux ! Et ils retrouveraient leurs proches, leurs études, leurs métiers, leurs amours.

En attendant, l'ennemi ne désarmait pas, au contraire. Le 10 juin 1944, à Marsoulas, en Haute-Garonne, la division *Das Reich* avait tué vingt-sept habitants, dont douze enfants et six femmes. Au nord de Toulouse, le 27, on avait fusillé quinze civils. Les Boches raflaient les gens dans les fermes isolées, traquaient communistes, résistants et Juifs. Le groupe avait pris le nom de compagnie Marc-Haguenau, en l'honneur d'un chef éclaireur arrêté à Grenoble qui s'était défenestré pour échapper aux nazis, et il relevait désormais du corps franc de libération 10, couramment appelé CFL 10. Les jeunes bloquaient des routes, coupaient les lignes téléphoniques tandis que les Alliés bombardaient les voies ferrées.

Mais le drame les avait rattrapés. Les Allemands avaient été informés qu'un parachutage aurait lieu le 8 août. La manne tombée du ciel ne passait pas inaperçue, et lorsque les grandes fleurs claires se déployaient dans les nuées, les gosses du coin se précipitaient pour récupérer leur lot de douceurs ou de cigarettes. Certaines nuits, on voyait même des jeunes femmes, attirées par la soie des parachutes dans laquelle elles taillaient des vêtements. La BBC l'avait annoncé en boucle : « Le chargeur n'a que vingt balles... » Or ils n'avaient même pas eu le temps de défourailler. Au détour d'un chemin, Lionel, Paul, Simon, Nathan le Marseillais et une dizaine d'autres s'étaient retrouvés nez à nez avec une automitrailleuse ennemie. Simon avait

plongé dans un fourré et plaqué Paul à terre. Après le départ de la colonne allemande, sept maquisards dont trois EIF étaient restés sur le carreau. Ce premier fait d'armes les avait tous marqués. La ferme de La Roque brûlée, on avait dû se replier, passer des nuits dans des abris de fortune, maisons abandonnées ou fourrés. Gamzon en plaisantait : « Mourir demain, d'accord, mais dormir cette nuit dans un lit. »

Quinze jours plus tard, la possibilité s'offrait de venger les martyrs de La Roque. Inséparables, Simon et Paul fixent Lionel, pour une fois inquiet. Belette est un homme vif et agile. Professeur de gymnastique dans la vie civile, c'est le premier à rigoler et lever le coude, mais la responsabilité de ces jeunes inexpérimentés lui pèse. Grabuge en vue.

— Nous avons appris par les cheminots que la Wehrmacht chargeait des armes dans un train spécial à Mazamet. Il ne faut pas qu'elles arrivent à destination. Le commandant Pierre Dunoyer de Segonzac, l'ancien patron d'Uriage qui dirige les maquis du Tarn, a demandé hier au commandement allemand de se rendre. Celui-ci ayant refusé, nous allons attaquer le convoi.

Tous acquiescent. Ça va chauffer, se dit Simon. Les armes brillent encore un peu dans le soir qui descend. Lionel poursuit :

— La gare de Mazamet est remplie de Boches. On déclenchera l'attaque à quelques kilomètres de là, dès que les mécaniciens se seront mis à l'abri.

Une heure après, chacun a rejoint son poste. Caché derrière un massif, Simon sent les herbes folles lui caresser les mollets. Des grenouilles

coassent à l'amour. La nuit recouvre presque tout d'un manteau violet égayé par la phosphorescence des lucioles. Les secondes s'écoulent lentement. Le jeune homme braque fermement sa mitrailleuse en direction de la voie ferrée. A-t-il peur ? Oui et non. Curieux mélange d'adrénaline et de sérénité, comme quand il montait sur un ring de boxe à Paris. Conscient du danger, mais impatient d'en découdre. Cette attitude lui valait souvent de battre des types parfois autrement plus baraqués que lui. Pas difficile d'être un héros, pense-t-il, suffit d'avoir assez de colère ou de haine en soi. Ces cinq années où sa famille et lui ont vécu comme des bêtes traquées lui ont procuré les armes mentales pour s'attaquer au Reich tout entier.

Soudain, un rougeoiement au loin. Le train monte poussivement la côte. Il lui a fallu plus de trois heures pour franchir huit kilomètres et pointer son museau d'acier sur le lieu de l'embuscade. Les cœurs se serrent, les corps se raidissent, des lèvres blêmes osent des prières. L'explosion des premières grenades Miller perce l'obscurité, suivie par la réplique des canons à tir rapide. Aux crépitements des mitraillettes répond le fracas du canon allemand. Soudain, dix-huit kilos de plastic posés par des saboteurs américains récemment parachutés font décoller la locomotive dans un éclair de chaleur. Curieux spectacle que la machine ouvrant sa gueule comme en apesanteur au-dessus des rails pendant quelques secondes qui semblent une éternité, avant de s'écraser dans un vacarme de feu et d'étincelles. Tout près, Simon entend les copains recharger leurs armes. Ils tirent à tout-va. Soudain, à

sa droite, une mitrailleuse s'enraye. Le jeune homme perçoit des ombres – Paul et Nathan, sans doute – qui courent vers le fossé en semant leurs grenades. Il se relève pour les couvrir quand un éclair blanc le projette de côté. Une décharge électrique cisaille son corps, fige son sang dans son cerveau. Sous une pluie de ferraille et de gravier, une écume vermillon bouillonne déjà sur ses lèvres.

« Ce n'est pas drôle de mourir

Et d'aimer tant de choses :

La nuit bleue et les matins roses,

les fruits... »

Par un fait étrange, le poème de Paul-Jean Toulet, qu'il aimait lire dans son lit douillet à Paris, lui revient à l'esprit. Sa poitrine serrée comme un poing retient ce qui semble être son dernier souffle.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Le Gardien de nos frères

Ariane Bois



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON